

Perrine

VALLI

L'homme d'à côté

CÉCILE DALLA TORRE

Silhouette effilée, jambes galbées. Chez Perrine Valli, 33 ans, le port est gracieux, l'allure délicate et la voix douce. Mais le ton affirmé. En somme, la jeune danseuse franco-suisse sait ce qu'elle veut. Et s'avoue d'ailleurs peu flexible et sans concessions. «Mes défauts», dit-elle. Toute ouïe, elle se raconte volontiers sur un coin de canapé, avec cette intonation qui nous rappelle les héroïnes de la Nouvelle Vague, pour son mystère autant que son assurance, son éloquence ou son raffinement. Car Perrine Valli porte encore la jupe et les hauts talons qu'elle arborait en répétition quelques minutes plus tôt dans *Le Cousin lointain*, une commande du Far-Festival des arts vivants de Nyon à découvrir dans une petite semaine.

Son dada, depuis qu'elle chorégraphie ses propres pièces, et les dernières plus particulièrement? Evoquer l'identité féminine – «un sujet inépuisable» –, et en l'occurrence ici, son pendant masculin, après avoir exploré avec sa comparse, l'auteure genevoise Carla Demièrre, l'identité sexuelle de *La Cousine machine*, premier volet du diptyque. Côté pile et face d'une même monnaie, qui ne font pas toujours bon ménage, mais que l'artiste aimerait réconcilier dans un seul et même panier.

Décaper les clichés de la masculinité et trouver un terrain d'entente avec les hommes. Des questions qui devaient inconsciemment la «tracasser», venues peu à peu à elle au fil du temps, comme quelque chose de naturel. Sans doute cela l'est-il pour cette fille de médecin suisse, soutenue par ses deux parents – sans lesquels la persévérance dans ce métier éprouvant se serait vite essouffée au mépris de la passion.

EN FINIR AVEC LA MASCULINITÉ

Elle se dit l'héritière d'une lignée de femmes féministes ayant vécu seules ensemble, sans hommes, depuis la génération de son arrière-grand-mère – solitude imposée à l'é-

poque par la guerre. Un schéma ensuite cassé par sa propre génitrice française, ayant donné naissance à deux filles, dont elle, l'aînée, aux côtés d'un père bien présent, relate-t-elle.

Est-elle aussi féministe, Perrine Valli? A sa façon, comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, qui ne se retrouvent pas dans un courant radical, même si sa pièce s'inspire largement d'Elisabeth Badinter et de son *XY, de l'identité masculine*, qu'elle a lu assidument. «Elle est finie, cette espèce de guerre menée contre les hommes par nos mères et nos grands-mères», lâche-t-elle.

D'où le souhait d'embarquer un escadron masculin dans sa dernière aventure: le danseur Rudy Van der Merwe partage le plateau avec elle, et la voix du comédien Stanley Weber – fils de Jacques – improvise les réponses d'un écrivain interviewé par une journaliste, sur une bande enregistrée. La pensée féministe de John Stoltenberg résolu à en finir avec la masculinité, ou celle de Pierre Bourdieu, habite aussi *Le Cousin lointain*.

PSYCHÉ EN QUÊTE DE SON ÉROS

Quand on l'observe sur scène, la contraction du muscle de la danseuse dessine de nouvelles terres de contrastes. La peau devient toile. Ce dos nu, on le devine à peine dans le clair-obscur de la salle. Mais on en voit assez pour que l'esthétique des corps imprime sur la rétine toute la beauté du geste artistique. Un geste ici en duo, où l'homme et la femme cherchent la compréhension mutuelle, identitaire, sociale, sexuelle. Psyché, en quête de son Eros, histoire de faire taire la misogynie.

Ce geste-là rappelle celui de *Si dans cette chambre un ami attend*, où les contractures dorsales déferlaient comme des vagues se fondant avec celles du drap noir dans lequel Perrine Valli ondulait. Pour cette pièce forte qu'elle a créée en 2012, la danseuse et chorégraphe convoquait l'attente, le désir. Mais surtout le fantasme amoureux et charnel, au travers de la poétesse Emily Dickinson. Une figure masculine y faisait son apparition, comme un objet insondable qu'on ne

DANSE Au Far, à Nyon, la chorégraphe flirte avec l'identité féminine dans «La Cousine machine». Mais arpente aussi le versant masculin avec son «Cousin lointain», performance bienveillante et nouvelle quête formelle.



Perrine Valli, en répétition au Far, pour sa nouvelle création.
JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

pourrait jamais atteindre. Là, Perrine Valli semblait prête à s'abandonner à des amours romantiques comme seule la littérature sait les porter.

Ce n'était pas le cas dans son *Je pense comme une fille enlève sa robe*, où, par le mouvement, elle brossait le tableau de la prostitution, avec son grand art de la suggestion. Et ce, après enquête auprès de prostituées, milieu où elle se sentait presque «illégitime». Et comme si le reportage sur le terrain fondait sa démarche artistique.

Justement, ce qui trouble dans sa dernière création dont on a vu une ébauche, ce sont les limites entre fiction et réalité. Car cette fois-ci, Perrine Valli, qui aime «ouvrir les formes», bouscule de nouveaux genres dans une performance mêlant théâtre, danse, récit et émission radiophonique. La journaliste en question, Aurélie Charon, officie d'ailleurs bel et bien sur les ondes de France Culture dans son vrai «Atelier intérieur».

«Ma génération a tout à réinventer», dit-elle, en tant qu'héritière de la

non-danse, dont Jérôme Bel porte l'étendard, et dont elle confie être une grande fan. Plus question d'inventer de nouveaux langages chorégraphiques, comme Cindy Van Acker, qui la débaucha pour être son interprète – ce qu'elle fut longtemps –, après avoir vu l'une de ses premières pièces.

MESSAGÈRE DU CORPS

Elle est donc loin l'abstraction des débuts, lorsque Perrine Valli chorégraphiait pour la première fois à 25 ans, alors qu'on l'en dissuadait, estimant qu'il fallait atteindre d'abord un niveau de maturité suffisant. Depuis ces dernières années en tout cas, l'envie d'inclure un propos social ou narratif ne la quitte plus. Comme si la danse avait fini par guérir la jeune élève timide qu'elle était, incapable de lever le doigt en classe pour prendre la parole. Elle a pourtant toujours navigué «à contre-courant» dans les établissements chorégraphiques fréquentés – dont le Conservatoire de Lyon en classique et en contemporain

ou le Centre de développement chorégraphique de Toulouse –, où elle finit le plus souvent par claquer la porte, mais toujours en douceur.

Aujourd'hui, la petite danseuse qui a grandi hors les murs de pierre d'Aix-en-Provence continue de raconter des histoires, non plus à partir d'un battement d'aile de papillon, comme elle aimait déjà le faire à quatre ans, mais dans un élan de libération d'un corps de femme. Celui d'une passeuse de sens qui, toujours à contre-courant, préfère le processus de création à l'œuvre finie, la maturation de l'intellect au plaisir de la scène. L'espace-temps dans lequel son art s'épanouit, elle le réfléchit. «En messagère du corps», comme elle le dit. Tout simplement, pour faire passer ses «théories». Qui l'aime la suivre.

La Cousine machine, suivie de *Cousin lointain*, les 9 et 10 août, 19h, Far-Festival des arts vivants de Nyon (7-17 août), www.festival-far.ch.